

HISTOIRE APOLOGÉTIQUE
DE
LA PAPAUTÉ

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'A PIE IX

PAR

M^{GR} FÈVRE

Protonotaire apostolique

Il ne vient plus d'Orient que la lumière du soleil.
(ROHRBACHEN, *Histoire de l'Eglise*, préface.)

TOME III

LES PAPES ET L'ÉGLISE D'ORIENT.



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1878

HISTOIRE APOLOGÉTIQUE

DE

LA PAPAUTÉ.

INTRODUCTION.

J'ai à défendre, dans ce volume, la Chaire de saint Pierre contre les accusations des Grecs. La Grèce menteuse, comme dit Juvénal, la Grèce sophistique et servile, la Grèce qui s'est grisée de ses illusions et a empoisonné le genre humain avec ses erreurs, la Grèce, aussitôt qu'elle a trouvé, dans la fondation de Constantinople, le rétablissement de sa fortune, a repris ses querelles de femmes, d'eunuques et de sophistes ; elle a attaqué successivement tous les articles du Symbole ; après avoir défiguré la religion, elle a nié l'Eglise ; elle qui se targuait de doctrine, de dignité, d'indépendance, elle qui rejetait par flerté le pouvoir paternel des Vicaires de Jésus-Christ, elle a confié à la tyrannie du Russe et du Turc, la garde de sa vertu. Toujours rebelle, longtemps divisée, puis stérile et morte, n'ayant de vie que le mouvement de la végétation, liée comme une momie dans un tombeau, recevant avec ses langes la graisse de la terre en guise de parfums, c'est cette

esclave qui accuse la chaste Epouse du Christ. Comme tous les êtres dégénérés, elle n'impute qu'aux autres sa propre déchéance. Si elle a erré, c'est la faute des Papes ; si elle est tombée, c'est la faute des Papes ; si elle ne s'est pas relevée, c'est la faute des Papes. Ou plutôt non, ce n'est pas elle qui est tombée, ce n'est pas elle qui a erré. L'Eglise d'Orient est pure comme l'aurore, éclatante comme le soleil ; elle verse sur ses blasphémateurs des torrents de lumière : elle éclipse ses critiques par la splendeur de ses vertus. La prostituée, l'esclave, l'idolâtre, c'est l'Eglise d'Occident ; l'auteur, le consommateur de tous les maux de la catholicité, c'est le successeur de saint Pierre. Michel Cérulaire et Photius, Mahomet II et Pierre le Grand, voilà les dépositaires, les gardiens, les vengeurs de l'Evangile.

Nous pourrions dédaigner ces accusations ; mais si nous laissons de côté ces querelles qui agiterent l'Orient, il y aurait une lacune dans notre travail ; d'ailleurs, si ces agitations théologiques sont oubliées depuis longtemps, il ne faut pas s'imaginer, comme on le croit communément, qu'elle ont perdu toute importance. Dans le sens le plus large du mot, la Grèce représente la moitié de l'histoire profane dans le monde ancien, la moitié de l'histoire ecclésiastique dans le monde moderne. A chaque page de l'histoire, à chaque mouvement de la civilisation, s'offre le nom de la Grèce ; vous voyez partout la religion, les institutions, les idées, les mœurs et les influences grecques. Toute morte qu'elle est depuis quatre siècles, elle a encore, par ses principes faux, fait dévier la civilisation latine ; et par ses institutions de tyrannie encore plus que par sa décrépitude, après avoir infecté de son schisme la Russie et la Prusse, elle menace la liberté de l'Occident. Au dedans, elle nous énerve, du dehors elle nous envahit. Par ses sophistes et ses schismatiques, elle est à ce point dangereuse que, combattre contre la Grèce, c'est combattre pour nos foyers et nos autels. Là est le grand, le pressant intérêt de l'histoire apologétique de la Papauté dans ses rapports avec l'Orient.

Oui, la mission que les Grecs païens partagèrent avec les peuples de l'Asie, avec les Egyptiens et les Romains, la mission que les Grecs chrétiens remplirent même avant les Romains et les Germains, met leur petit pays en rapport intime avec les principes les plus élevés, les intérêts les plus chers, et la marche progressive ou rétrograde du genre humain. C'est là une grave question qu'il faut approfondir.

Au simple point de vue scientifique, les phases polythéiste, panthéiste et dualiste du paganisme ; le culte de la nature, les sacrifices, les mystères, le culte des héros ; le christianisme et l'Eglise ; la philosophie dans son plus ancien développement ; les beaux arts dans leurs diverses branches ; les sciences dans leur domaine plus ou moins étendu, dans leurs formes, leur terminologie ; la vie publique et privée ; les institutions sociales et politiques ; la renaissance du quinzième siècle ; l'ancien et le nouvel humanisme ; le philosophisme depuis Bacon ; l'art, le rationalisme, le césarisme et le paganisme modernes ; en outre, la théologie chrétienne dans ses parties théoriques et pratiques ; la foi chrétienne et les oppositions qu'elle a rencontrées ; la discipline ecclésiastique, l'ascétisme, le monachisme, la liturgie et le droit canon, en un mot la vie de l'Eglise sous ses divers aspects : tout cela est souvent en rapport d'origine et de filiation, presque toujours en rapport par la langue, par de grands personnages, par de hautes autorités, avec la Grèce.

Toutes ces questions se compliquent par la difficulté de mener à bon terme leur examen. Depuis le moyen âge, l'étude de la Grèce s'est faite en *retranchant des auteurs* tout ce qui pouvait refroidir l'enthousiasme et éclairer la justice. La Grèce que nous connaissons n'est pas la Grèce réelle ; c'est une Grèce conventionnelle, idéale et chimérique, dont la trompeuse image ensorcelle la jeunesse, dont la menteuse histoire captive l'âge mûr et trompe les peuples, mais à ce point d'avoir altéré le cours de la civilisation. Il y a ici toute une révolution à faire et cette révolution doit s'effectuer par la science intégrée de l'histoire.

Dans cette préface, nous ne portons pas nos vues si haut ; nous ne saurions même, sans sacrifier le plan de cet ouvrage, entrer dans l'examen des questions que nous venons de soulever. Pour suppléer toutefois à ce que nous n'avons point dit dans le corps de ce volume, pour fournir d'ailleurs, à l'appréciation générale une règle intelligente, nous nous proposons de parler ici, avec quelques détails de la Grèce considérée dans l'ensemble de son histoire. Nous relèverons, chemin faisant, quelques-unes des grandes aberrations de l'esprit européen sur un sujet qui a créé au monde tant d'embarras et causé tant de désastres.

I. Au nom de la Grèce, la première chose qui contraste avec la grandeur de son rôle, c'est l'exiguïté de son territoire. La Locride, la Béotie, la Phocide, la Doride, l'Étolie, la Mégaride, l'Attique : qu'est-ce que cela ? A peine sept petits cantons d'un microscopique département. En y joignant le Péloponèse et les îles de l'Archipel, ce n'est encore qu'un petit pays ; on peut le visiter d'un tour, une promenade d'agrément. Si vous ajoutez l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, vous n'aurez pas encore un grand Etat. Mais c'est sans ces adjonctions géographiques que la Grèce a rempli le monde de la gloire de son nom et l'a soulevé par la force de son influence. Et dans cette Grèce, puissante et polie, tout se réduit à peu près aux deux villes de Sparte et d'Athènes. Evidemment, si ce pays est une force, ce n'est pas la force de la richesse et de la population, ce n'est pas la force de la matière mise en œuvre avec des ressources de même nature : c'est uniquement la force de l'esprit.

Cette Grèce est d'ailleurs coupée en deux par la mer, et en quatre, par les montagnes. Si vous examinez sur la carte la configuration de son territoire, vous le voyez haché sur les bords et dans l'intérieur, disséminé, éparpillé, isolé, de manière à rendre impossible la vie nationale. A l'intérieur, il ne paraît destiné qu'à loger des ermites ; à l'extérieur, avec la mer qui baigne ses côtes, si les habitants s'isolent, vous aurez un peuple de brigands, si le peuple peut s'unir, ce sera un peuple d'aven-

turiers. La vue de ce sol singulier, en tenant compte des grâces de son climat et de la transparence de son atmosphère, c'est, sous plusieurs rapports, le pronostic de son histoire.

Dans les contours de ce cadre modeste, si vous placez quelques tribus paresseuses, sobres par nécessité, vicieuses plus par dévergondage que par tempérament, fort adonnées aux plaisirs et aux enivrements de l'idéal, aimant à flaner, à causer, à discuter, à courir la montagne : vous aurez l'histoire grecque à son berceau. Thucydide, le plus illustre et le plus accrédité des historiens grecs, commence ainsi son principal ouvrage :

« Les événements de l'époque antérieure à la guerre du Péloponèse et ceux d'un âge plus reculé échappent, par l'effet du temps, à une connaissance certaine. Cependant, d'après les preuves qu'un examen attentif recommande à ma confiance, *je crois qu'ils n'eurent de grandeur véritable ni comme faits militaires ni à aucun autre titre* ¹. »

Eh quoi ! sans compter les expéditions de Bacchus, d'Hercule, de Jason, de Thésée et d'autres dieux ou demi-dieux, est-ce avec un mépris aussi insultant que Thucydide qualifie le siège de Troie, les guerres médiques, Salamine, Marathon, les Thermopyles ? Ne vous êtes-vous point dressées sur vos catafalques homériques, ombres pompeuses d'Agamemnon, roi des rois, du rapide et bouillant Achille, du sage et prolix Nestor, du formidable Ajax et de l'astucieux Ulysse ? — Et vous, héros presque contemporains de Thucydide, Miltiade, Thémistocle, Léonidas, n'allez-vous point, par l'exhibition de vos cadavres encore saignants, imposer silence à ce discoureur ?

Thucydide paraît fort peu sensible à cette prosopopée ; il continue froidement, avec autant d'irrévérence pour les vivants que pour les morts :

« Depuis les temps les plus reculés, les Grecs et les barbares de l'Archipel se firent pirates, autant pour s'enrichir que pour nourrir les pauvres. Fondant à l'improviste sur des villes ouvertes, composées de bourgades séparées, *ils les pillaient et*

¹ Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, liv. I^{er}, ch. 1^{er}.

tiraient de là leur principale subsistance. Cette industrie, loin d'être ignominieuse, était un titre d'honneur.

« ... Même sur terre, on se pillait réciproquement. *De nos jours encore, plusieurs peuples de la Grèce continentale, tels que les Locriens-Ozoles, les Acarnaniens et presque tous leurs voisins, conservent ces anciennes mœurs. L'habitude qu'ils ont d'aller toujours armés est un reste de l'ancien brigandage* ¹. »

Le premier fait qui révèle ces mœurs est la guerre de Troie, chantée par Homère. Un fils de roi enlève la femme d'un autre roi, du parfait consentement de la jeune personne : premier trait de mœurs. Agamemnon s'en va chercher cette pécure en compagnie d'Ulysse et d'Achille, deux types très-réussis du Grec original. En appréciant les faits à la grandeur des efforts, à la quantité des sacrifices et à la somme des résultats, cette campagne est une entreprise puérile. L'expédition est contrariée par la bonderie d'Achille, à qui un autre a pris une fille publique, compagne très-peu militaire du héros. Achille ne sort de sa tente qu'à la mort de son concubain Patrocle ; il tue Hector et traite son cadavre en vrai Peau-Rouge. Le poème se réduit à une succession de duels, où l'on s'injurie deux heures avant d'en venir aux coups, sans doute pour se donner du courage. En dépit des enjolivements du poète et des gloses de commentateurs, la guerre présente un intérêt si médiocre qu'il est impossible de la lire jusqu'au bout.

A la fable troyenne succèdent les guerres médiques. Les historiens grecs eussent ici leur cornemuse au diapason de l'épopée. A les entendre, les rois de Perse auraient rassemblé des légions si nombreuses que la Grèce n'aurait pu les loger. Le voyageur qui visite les champs de bataille de Marathon et de Salamine s'aperçoit que l'armée et la flotte du grand roi n'auraient pu y tenir, à moins d'entasser les hommes et les vaisseaux les uns sur les autres. Le moindre mouvement dans cette masse eût fait éclater l'enceinte trop étroite du champ de bataille. Il faut donc, sur la foi d'un simple cubage, réduire

¹ Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, liv. I^{er}, ch. v.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.	1
CHAPITRE PREMIER. — Du concile de Nicée	67
CHAPITRE II. — Le concile de Sardique	100
CHAPITRE III. — Le concile d'Alexandrie.	120
CHAPITRE IV. — De la prétendue chute du pape Libère	138
CHAPITRE V. — Du premier concile de Constantinople.	183
CHAPITRE VI. — L'appel de saint Jean Chrysostome à saint Innocent I ^{er}	189
CHAPITRE VII. — Nestorius et le concile d'Ephèse	207
CHAPITRE VIII. — Le brigandage d'Ephèse.	228
CHAPITRE IX. — Eutychès et le concile de Chalcédoine	243
CHAPITRE X. — Le premier schisme de Constantinople.	258
CHAPITRE XI. — Le pape Anastase II a-t-il été favorable au schisme d'Acace ?	278
CHAPITRE XII. — Du pape Symmaque et du concile de la Palme.	292
CHAPITRE XIII. — Du pape Hormisdas et de la cause des moines de Scythie.	298
CHAPITRE XIV. — Le pape Vigile et l'affaire des Trois-Chapitres	307
§ 1 ^{er} . Le pape Vigile.	307
§ 2. Les Trois-Chapitres.	338
CHAPITRE XV. — La question du pape Honorius.	357
§ 1 ^{er} . Le pape Honorius	358
§ 2. Les lettres du pape Honorius.	406
§ 3. La condamnation d'Honorius par le sixième concile.	448
CHAPITRE XVI. — Le pape Grégoire II a-t-il excité les peuples à la révolte contre Léon l'Isaurien ?	499
CHAPITRE XVII. — L'hérésie des iconoclastes.	505
CHAPITRE XVIII. — Le schisme de Photius.	521
CHAPITRE XIX. — Le pape Jean VIII, dans ses rapports avec Photius, a-t-il manqué à l'intégrité de la foi ou à la dignité de la conduite ?	540
CHAPITRE XX. — Le concile de Lyon et le premier acte d'union.	554

CHAPITRE XXI. — Le concile de Florence, l'union des Grecs et l'infaillibilité.	370
§ 1 ^{er} . Du concile de Florence.	371
§ 2. Le décret du concile de Florence ne prouve-t-il pas l'infaillibilité du Pape?	610
CHAPITRE XXII. — Les Papes et les Eglises d'Orient.	628

APPENDICES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Pièces relatives au pape Libère.	663
I. Formules de Sirmium	664
II. Lettres du pape Libère	670
III. Discours du pape Libère.	674

PIN DE LA TABLE.